

Du cœur des ténèbres au cœur de la mondialisation

« Katanga Business » montre l'affrontement économique dans la province minière du Congo

Katanga Business

Les documentaires sont des films comme les autres : ils se portent mieux de la présence d'un héros en leur milieu. Thierry Michel filme le Congo depuis 1992. De *Zaire, le cycle du serpent* (1998) à *Congo River* (2006), il y a trouvé plus que son lot de méchants, du président Mobutu Sese Seko, mort en 1997, aux sanguinaires seigneurs de la guerre de l'Ituri.

Dans le sud de la République démocratique du Congo, il a enfin rencontré une figure charismatique. Moïse Katumbi est le héros de *Katanga Business*. Gouverneur de la province minière, c'est un politicien africain d'un genre nouveau, qui tente de chevaucher le dragon de la mondialisation. Autour de lui, Thierry Michel met en scène un moment décisif pour le pays et ses habitants : longtemps champ de bataille, le Katanga est devenu un terrain d'affrontement économique. C'est pour cette région qu'a été inventée l'expression « scandale géologique ». Les réserves de cuivre, de cobalt sont colossales.

La misère des creuseurs

Là où les « gendarmes » rebelles combattaient les parachutistes français (ce qui, en termes de cinéma, se traduit par *La Légion saute sur Kolwezi*, de Raoul Coutard, 1979), les multinationales occidentales se défendent contre les assauts des groupes chinois. De ce nouveau partage de l'Afrique, nous recevons des nouvelles quotidiennes. Mais il faut le cinéma, et en l'occurrence ce film passionnant, pour lui donner vie.

Prenez cette séquence : le ministre des mines du Katanga arrive devant un enclos de tôle. Derrière cette pauvre muraille se cache le patron d'une mine de cuivre. Une mine clandestine, parce que le Katanga est assez grand pour qu'on creuse une carrière à ciel ouvert où travaillent d'énormes engins de chantier, sans rien en faire savoir aux autorités. Le ministre applique la politique d'assainissement des affaires décrétée par le gouverneur Katumbi. Il veut voir le responsable. Celui-ci est chinois, il parle quelques mots d'anglais, et bien sûr ni le français ni le swahili. Les policiers qui escortent le ministre le rudoient un peu, la scène est pénible, elle sent la revanche.

Plus loin dans le film, on fera la



Travailleurs dans la carrière artisanale de l'Etoile, au sud-est de la République démocratique du Congo. THIERRY MICHEL

connaissance d'un autre entrepreneur chinois. Celui-là est muni de toutes les autorisations nécessaires. Il s'approprie à racheter les ruines de la société d'Etat fondée par Mobutu, la Gécamines. Il va asscher un gigantesque lac qui s'est formé sur le site d'une mine à ciel ouvert, construire une route qui emmènera le minerai jusqu'à la

frontière avec la Zambie. Et le documentaire permet des écarts que les règles d'un scénario de fiction interdisent : ce businessman chinois s'appelle M. Min.

Thierry Michel n'est pas parti au Katanga pour écrire un réquisitoire. Il avance les yeux grands ouverts et prend en compte aussi bien la misère des creuseurs du secteur

informel qui extraient le cuivre à la pioche et le transportent sur des bicyclettes que la permanence de la famille Fourrest, arrivée de Belgique dans les années 1930 aujourd'hui acteur majeur du secteur minier.

Dans ce chaos, un homme tente donc d'imposer un centre de gravité. Moïse Katumbi, 45 ans, n'est pas arrivé les poches vides en politique.

Au volant de son 4 x 4, il dit à Thierry Michel « j'ai 60 millions de dollars », 60 millions qu'il a empochés en achetant l'une des dépouilles de la Gécamines. Comme tous les politiciens africains, il se déplace les poches pleines de billets, qu'il distribue aux pauvres comme aux riches : à des mineurs, il donnera quelques dizaines de dol-

lars, des milliers aux joueurs du club de football de Lubumbashi, qu'il dirige. Ce potentat se transforme instantanément en tribun, haranguant une foule de grévistes, désamorçant l'émeute qui vient. On le voit prendre à partie les cadres chinois d'une mine, qui laissent leurs ouvriers aller pieds nus, et tancer sévèrement le directeur de la douane, arrivé en retard à son bureau.

Violence des milices

Il arrive aussi que le film bascule dans la tragédie. Que le gouverneur ne tienne pas ses promesses ou qu'il soit un adepte du double discours, les humbles restent exposés à la violence des milices des sociétés minières ou de la police. On voit cette dernière tirer sur une manifestation pacifique.

Thierry Michel est un intime du Congo. Il a commencé à le filmer au moment des espoirs, vite déçus, de démocratisation. Il a vu tomber Mobutu et la guerre civile s'installer dans tout l'est du pays. Il aime ce pays d'un amour lucide, qui l'a mené au bord du désespoir. Son dernier film sorti en salles, *On The Rumba River*, montrait la déchéance de la capitale Kinshasa et des musiciens qui avaient fait sa gloire au moment de l'indépendance, sur un ton presque funèbre.

Sans rien masquer des contradictions et des périls, *Katanga Business* est, au contraire, un film éclairant de vie, dans lequel on trouve, aussi facilement que du cuivre à Kolwezi, des raisons d'espérer. ■

Thomas Sotinel

Film documentaire belge de Thierry Michel. (1 h 55.)

Pour le réalisateur Thierry Michel, « le Katanga est un grand Monopoly »

LE KATANGA comme une image de la mondialisation. C'est ainsi qu'il faut voir le film *Katanga Business*, dit son réalisateur, Thierry Michel. « *Le Katanga, c'est un grand Monopoly*, dit-il. *La région détient des richesses minières scandaleuses. Chacun essaie d'en tirer profit. On croise donc sur place des entrepreneurs étrangers sans foi ni loi qui ne respectent ni les travailleurs ni l'environnement. Ils sont là pour gagner le maximum d'argent, et vite. On croise aussi des multinationales cotées en Bourse à Londres,*

Toronto ou New York. » Elles aussi, ajoute le réalisateur, sont venues pour faire de l'argent, mais « elles ont une image à soigner et elles ne peuvent pas se permettre n'importe quoi. Elles redoutent la presse et les organisations non gouvernementales ».

Le Katanga, c'est aussi l'armée des « creuseurs » clandestins, ceux que l'on appelait naguère les « mangeurs de cuivre ». « Ils sont les grands perdants, les sacrifiés du système. Ils sont condamnés à disparaître par la modernité. Le droit de propriété joue contre eux. Ils en sont conscients et tâchent de négocier leur déclin. » Le grand absent, c'est l'Etat. « Il devrait récupérer une partie des profits et être l'arbitre. Sa grande faiblesse l'empêche de jouer ce rôle. La frontière entre le Congo et la Zambie est une passoire, raconte Thierry Michel, et une partie du minerai est exportée en fraude. Ce sont des milliards de dollars qui s'envolent. »

Katanga Business offre une seconde grille de lecture du capita-

lisme mondial. C'est celle qui voit s'affronter les firmes occidentales à la nouvelle étoile du capitalisme : la Chine, dévoreuse de cuivre, de cobalt, de zinc pour ses usines. La lutte est féroce. Les Occidentaux ont l'avantage de mieux connaître le terrain, mais Pékin débarque un carnet de chèques à la main dans un pays qui manque de tout. « *Ily a bel et bien un combat des Blancs contre les Jaunes avec les Africains qui essaient de récupérer les miettes,* » dit Thierry Michel.

Image dévastatrice

Ce concentré de mondialisation qu'il observe au Katanga, le réalisateur se garde d'en donner une vision manichéenne. *Katanga Business* n'est pas *Le Cauchemar de Darwin*. « *Chez moi, explique Thierry Michel, il n'y a pas les bons d'un côté et les méchants de l'autre. Faire du politique me concerne pas, m'intéresse pas. Je me suis posté dans les coulisses d'un théâtre d'où j'observe une situa-*

tion complexe. Mon travail consiste à en rendre compte de façon subtile. »

L'objectif est atteint. A un moment, le film montre des financiers occidentaux venus évaluer l'intérêt d'investir les dollars de leurs clients au fin fond de l'Afrique. Ils donnent d'eux, sans le savoir, une image dévastatrice qui a tout pour réjouir les militants altermondialistes. Mais Thierry Michel prend soin de la contrebalancer par d'autres scènes qui témoignent qu'il vaut mieux travailler pour une multinationale que pour l'entreprise publique locale. « *Dire que les sociétés multinationales doivent partir, c'est une aberration,* lâche-t-il.

De même dresse-t-il du personnage central du film, le gouverneur du Katanga, Moïse Katumbi, un portrait nuancé. « *C'est un démagogue à la façon d'un Berlusconi ou d'un Chavez. Il est très riche et a les largesses d'un chef comme sous Mobutu, mais il a*

aussi un projet, une vision pour le Katanga. C'est un homme qui peut réconcilier le capital et le travail. »

Du Katanga qu'il arpente depuis des années caméra sur l'épaule, le réalisateur belge propose une vision optimiste. « *On assiste là-bas à l'émergence du capitalisme et, en parallèle, à la constitution d'un esprit de classe à travers les luttes sociales. Tout ça se construit petit à petit. La démocratie existe, et le Katanga ne doit pas rater le rendez-vous avec l'histoire.* » Même la chute vertigineuse des cours du cuivre sur le marché international ne l'émeut pas outre mesure. « *La crise a permis d'assainir le secteur minier. Et elle favorise le recours à des cadres locaux. Les Blancs sont devenus trop chers.* » ■

Jean-Pierre Tuquou

L'Intégrale Zaire-Congo, de Thierry Michel. 1 coffret de 5 DVD, éd. Les Films de la Passerelle. Site Internet du film www.katanga-lefilm.com

GIUSEPPE VERDI (1813-1901)

Un bal masqué

Renato Palumbo | Gilbert Deflo | William Orlandi

OPÉRA BASTILLE - DU 19 AVRIL AU 23 MAI 2009

0 892 89 90 90
WWW.OPERADEPARIS.FR

Direction Gerard Mortier

Un réquisitoire strident contre la finance mondiale

Un documentaire autrichien dresse un portrait à charge de la globalisation d'avant-crise

Let's Make Money

L'ambition affichée du documentariste autrichien Erwin Wagenhoffer est de tirer le portrait de la planète sous le joug de la finance internationale, en cent sept minutes. Découpé en longues séquences, *Let's Make Money* passe de personnages en situations, de plaidoyers en reportages.

On verra une mine d'or à ciel ouvert au Ghana, des paysans burkinabés cultivateurs de coton, le responsable de la section financière de la *Neue Zürcher Zeitung*, les chantiers immobiliers d'Andalou-

sie, le député social-démocrate allemand Hermann Scheer.

A aucun moment on ne peut douter du propos d'Erwin Wagenhoffer : l'argent est le véhicule de l'oppression. Les paysans du Sahel produisent le meilleur coton du monde, mais les subventions américaines aux fermiers du Sud les empêchent d'accéder au marché mondial ; le journaliste suisse, membre de l'ultralibérale Société du Mont-Pèlerin défend le droit des habitants des pays riches à profiter des biens accumulés sans les partager avec le reste de l'humanité.

Et pourtant, au bout de cent sept minutes, rien n'apparaît de

plus que ce collage d'histoires militantes. Les séquences sont trop courtes pour que les personnages existent. On dirait que Wagenhoffer les a choisis en fonction de ce qu'il attendait d'eux, et que rien ne pourrait lui arriver de pire que d'être surpris.

Un vilain tour

Le patron autrichien d'une usine indienne sera donc un monstre à sang froid, le responsable burkinabé de l'exploitation cotonnière un défenseur des droits des opprimés. A la décharge du cinéaste, l'histoire lui a joué un vilain tour. Le film a été tourné avant que la crise financière ne boule-

verse les théorèmes sur lesquels opèrent les acteurs du film. Non que l'éclatement de la bulle financière ait changé la manière de voir d'un trader de Singapour. Mais les questions auxquelles il doit répondre aujourd'hui ne sont plus celles que lui posaient Wagenhoffer il y a trois ans.

Cette obsolescence vient encore affaiblir le propos d'un film dont on se demande au passage pourquoi il arbore un titre énoncé dans la langue de Milton Friedman. ■

T. S.

Film documentaire autrichien d'Erwin Wagenhoffer. (1 h 47.)